

Nedjma Benachour

## Constantine en textes

CONSTANTINE si présente dans la spatialisation narrative d'un nombre important de textes littéraires, tous genres confondus, produits par des écrivains d'horizons divers<sup>1</sup>- tels Kateb Yacine, Malek Haddad, Rachid Boudjedra, Tahar Ouettar, Rachid Mimouni, Noureddine Saadi, Salim Bachi, Najia Abeer, Maximillienne Heller, Rolland Doukhan, Nedim Gürsell et bien d'autres – l'est aussi dans des œuvres plus proches du référentiel que du fictionnel tels les récits de voyage et les témoignages.

Ces derniers, et plus précisément, les récits de voyage ouvrent des perspectives de recherche insoupçonnées tant leur originalité et leur richesse permettent de sortir de certains sentiers battus de la réflexion dans le champ de la littérature algérienne de langue française.

L'intitulé de cet article laisse entrevoir deux centres d'intérêts : un espace et un mode d'expression. Cet espace, en l'occurrence la ville, offre l'avantage d'être un objet complexe et toute complexité est polysémique.

Constantine une ville réelle est une création à la fois lente et collective ; son aventure est à explorer dans une durée qui relève, certes, de l'histoire mais aussi de l'imaginaire.

---

<sup>1</sup> De diverses périodes, de divers pays et statuts professionnels.

Par contre, Constantine fictive est aussi une création mais plus ponctuelle et surtout individuelle. Elle est reproductions multiples qui, sans chercher à être de fidèles copies, tentent de remonter, à travers chaque regard, chaque image, le chemin conduisant à l'origine de la rencontre avec la ville première, certes réelle, mais toujours intériorisée et donc imaginée.

L'architecture urbaine n'a-t-elle pas de tout temps fasciné le texte littéraire auquel se pose, dès sa première mouture, des préoccupations liées à l'ancrage spatial, à l'armature et à l'agencement des unités narratives?

Par ailleurs, les problèmes inhérents à l'espace interpellent l'écrivain sur des aspects précis relevant de la manière d'édifier une ville qui l'est, déjà, dans la réalité.

Constantine, avant d'être une représentation, est tout d'abord un espace perçu. Elle a souvent fasciné par son site et les réalisations héritées des constructeurs successifs. Son histoire ancienne, tumultueuse expliquée en grande partie par, précisément, ce site si remarquable, traduit cette fascination. Ces aspects référentiels, lisibles que l'urbaniste américain Kévin Lynch<sup>2</sup> nomme « lisibilité » sont, sans doute aucun, le point de départ de la rencontre entre la ville et ses textes.

Cette confrontation est-elle un simple contact, un côte à côte infructueux ?

La réponse à cette interrogation commande de poser, comme axiome premier, la nécessité d'une diversité et d'une multiplicité des textes dont le contexte spatial majeur ou mineur est Constantine.

Si dans certains textes la lisibilité de Constantine semble être le souci élémentaire, dans beaucoup, pour ne pas dire la majorité d'entre eux, la ville est, comme la qualifie K.Lynch, objet « d'imagibilité ». La ville lisible provoque chez l'observateur, -l'écrivain-, de fortes images, des sensations et produit des symboles porteurs de profondes significations.

Cette réflexion prend appui sur des textes où Constantine suscite à partir d'un effet de lisibilité une imagibilité importante/ou peu importante. Cette variabilité dépend de la nature du discours.

---

<sup>2</sup> Kévin Lynch. L'image de la cité, Paris, Dunod 1976 (1<sup>ère</sup> édition 1960).

La diversité des « manières d'écrire » Constantine est capitale. Elle est un postulat à retenir, non pas tant pour entreprendre une analyse littéraire comparée, mais surtout pour montrer l'extraordinaire capacité de Constantine à susciter un intérêt d'écriture(s) des plus évident un peu à la manière d'Alger ou de Paris<sup>3</sup>. En effet, la mise en texte(s) de Constantine se décline selon plusieurs types d'expressions écrites<sup>4</sup>, tels le récit de voyage, le témoignage, le texte fictionnel, surtout le roman.

Cet éventail de pratiques discursives n'est pas sans interpeller des interrogations. Effectivement, une réflexion dans le champ de la littérature peut-elle, sans heurter des limites instaurées par une certaine codification, entreprendre une analyse sur des textes davantage référentiels que fictionnels ?

### **1. Constantine dans le récit de voyage**

Les récits du voyage constantinois sont divers car écrits par des auteurs venus, eux-mêmes, d'horizons divers. Ils sont poètes, romanciers, peintres, géographes, navigateurs, historiens, journalistes, médecins, militaires, hommes de culte.

Ces différents profils confèrent au récit de voyage des variations qui viennent renforcer les objectifs du périple ainsi que les formes d'expression, disparates à l'image même de la diversité des statuts socioprofessionnels de leurs auteurs.

Cité convoitée et dominée par des occupants issus de contrées, de cultures diversifiées, Constantine fut une ville du voyage, et ce, à travers plusieurs siècles. Aussi les récits, nombreux et d'une richesse indéniable, ont souvent constitué une réelle source documentaire pour les historiens, les géographes ou les anthropologues.

Face à cette abondance des récits du voyage constantinois la sélection est souvent difficile à entreprendre ; elle est, en fait, dictée par le contexte historique privilégié par telle ou telle préoccupation.

---

<sup>3</sup> Il s'agit bien entendu de la ville dans les textes de la littérature algérienne ou ceux d'auteurs ayant un lien évident (comme les écrivains Pieds-Noirs) avec l'Algérie.

<sup>4</sup> Elle se manifeste aussi dans l'expression orale.

Les récits des périodes romaine et ottomane montrent une cité qui fut capitale de La Nouvelle Numidie et convoitée par différents envahisseurs. Celle de la période antique avec les Phéniciens, les Romains, les Vandales.

Les récits du proconsul Salluste<sup>5</sup>, de l'historien Pompenius-Mela et du géographe Strabon<sup>6</sup> relatent les différents conflits entre les rois numides et les gouvernants romains, mais aussi les guerres intestines entre les dirigeants de Cirta tels Massinissa et Syphax dont l'enjeu était la double conquête de Cirta et de la princesse carthaginoise Sophonisbe.

A la fin du 10<sup>ème</sup> siècle, quand les géographes arabes Ibn Hawkal et El Bekri visitent Constantine durant la période médiévale, la dynastie autochtone Sanhadja régnait sur toute l'Ifriqia. En 1017, Constantine était sous l'autorité du gouverneur Maad El Moëzz. De graves dissensions opposaient les gouverneurs sanhadjites à leurs suzerains, les khalifes Fatimides d'Egypte. En 1045, El Moëzz rejette totalement l'autorité fatimide en rétablissant le rite sunnite. Cet acte aura des conséquences. En effet, pour rétablir son autorité, le gouverneur Fatimide envoie, en 1049, les tribus arabes de Hilal et de Soleïm qui s'installèrent en Tunisie et dans le sud de la province de Constantine. C'est donc, à cette époque, que de célèbres géographes arabes font le voyage à Constantine ; parmi les plus célèbres signalons :

-Ibn Hawkal visite l'Afrique du Nord en 951 et laisse ses impressions de voyage sur différents ports des régions où il séjourna- Oran, Ténès, Alger, Annaba<sup>7</sup>

---

<sup>5</sup>Salluste, proconsul de l'Africa-Nova, n'a, en fait, exercé qu'une autorité politique générale sur la confédération. Cet historien s'était-il installé à Cirta ? Sans aucun doute car, certaines inscriptions gravées sur les rochers ont marqué la limite des jardins dont il était le propriétaire et qui se trouvaient dans la région périphérique de Constantine (avant le village El Hamma Bouziane). Le séjour de Salluste à Cirta, qui dura une année, ne fut pas des plus magnanime pour la population autochtone : Néanmoins, cet historien laissa un récit très riche, intitulé La Guerre de Jugurtha où il constatait que Cirta était imprenable car protégée par son site naturel.

<sup>6</sup> Son ouvrage Géographie rapporte les impressions du voyageur sur Cirta durant le règne de Micipsa

<sup>7</sup> La partie concernant le Maghreb a été éditée par Goege sous le titre Description al maghrebi (Leyde 1860) Traduction de J-H Kramers : Ibn Hawkal : Configuration de la Terre, Paris, 1965.

Ce géographe est l'un des premiers à utiliser dans son récit le surnom «l'aérienne» attribué à Constantine et qui sera repris par des voyageurs et d'écrivains de différentes époques tels Al Idrissi, Yakut, Maupassant, T. Ouattar.

Cette ville «aérée», ventée, s'est vue octroyer ce qualificatif, qui en langue arabe renvoie aux lexèmes «air», «ravin», «passion», mais ayant le même phonème

«haoua». L'homonymie<sup>8</sup> entre les lexèmes «air» et «passion», a permis aux voyageurs et poètes de siècles divers de rester admiratifs face à cette topographie.

Cheikh Abou Hafc Sidi Amor El Ouazzan, célèbre juriste natif de la ville, écrit au Pacha d'Alger (Hassan Ar'a), en 1541 ceci :

Cette ville que l'on appelle Constantine, et qui, anciennement comme aujourd'hui a été surnommée Bled El Haoua (ville de «l'air» et aussi des «passions», le mot «haoua» en arabe ayant ces deux significations) ne saurait, dans le sens physique de ce mot ni s'étendre ni diminuer. Mais dans le sens des passions, elle croît et grandit à mesure que les nuits et les jours se succèdent, au point qu'elle en est arrivée à cet excès dont tout homme quelque peu observateur ne peut s'empêcher de témoigner. (Revue Africaine n°21)

Guy De Maupassant, écrivain français du 19<sup>ème</sup> siècle, écrit dans son récit de voyage intitulé Au Soleil : «La cité disent les Arabes, à l'air d'un burnous étendu. Ils l'appellent Belad- El- Haoua, la cité de l'air, la cité du ravin, la cité des passions.»

-El Bekri, historien arabe contemporain d'Ibn Hawkal, est l'auteur d'un ouvrage où sont consignées ses différentes notes de voyage, intitulé Description de l'Afrique septentrionale<sup>9</sup>. Le passage suivant est extrait du chapitre consacré à Constantine :

Constantine est une grande et ancienne ville, renfermant une nombreuse population et d'un accès tellement difficile qu'aucune forteresse au monde ne

---

<sup>8</sup> En tradition orale constantinoise, beaucoup de proverbes jouent sur cette homonymie.

<sup>9</sup> En 1068, traduit par Mac Guckin de Slane, Paris, Nouvelle Edition, 1913.

saurait lui être comparée ; elle est située sur trois grandes rivières portant bateau qui l'entourent de toutes parts. Ces rivières proviennent de sources nommées «les sources noires» et passent par un ravin d'une profondeur énorme. Dans la partie de ce ravin on a construit un pont de quatre arches, lequel soutient un second pont qui en supporte un troisième de trois arches. Sur la partie supérieure de ces arcades, se trouve une chambre qui est de niveau avec les deux bords du ravin et qui forme le passage par lequel on entre en ville. Vue de cette chambre, l'eau qui est au fond du ravin a l'aspect d'une petite étoile tant le précipice est profond ; Cette chambre s'appelle l'étoile Sirius parce qu'elle est, pour ainsi dire, suspendue au ciel. (Ibn Hawkal 1913 La Nouvelle Edition)

Le site grandiose et impressionnant suscite des métaphores. Constantine est telle un «*bateau*» porté par trois rivières qui sont le Rhummel, Boumerzoug, Oued El Kébir ce qui explique l'existence des ponts -El Kantara -.

Dans Discours sur l'histoire universelle,<sup>10</sup> Ibn Khaldoun cite cet historien mais pour, en fait, signaler certaines lacunes.

-El Idrissi visite Constantine au 12<sup>ème</sup> siècle ; la province est, alors, soumise à l'empire berbère Almohade. Cette dynastie est sous le commandement de Abd El Moumen, disciple d'Ibn Toumert. La ville connaît les guerres qui opposent, à différentes reprises, les Almohades aux Almoravides dirigés par Ibn Rania.

Le voyageur, géographe de nationalité marocaine, écrit, au 12<sup>ème</sup> siècle, Le livre de la récréation de l'homme désireux de connaître les pays.<sup>11</sup> Les passages retenus sur la description de Constantine insistent sur son opulence :

La ville de Constantine est peuplée, commerçante ; ses habitants sont riches, font le commerce avec les Arabes et s'associent entre eux pour la culture des terres et pour la conservation des récoltes ... Constantine est l'une des places

---

<sup>10</sup> Ibn Khaldoun Discours sur l'Histoire Universelle, Paris, Sindbad, 1967. Traduction de Vincent Monteil.

<sup>11</sup> Paru aux éditions Dozy et Goeje, 1866. Les parties de cet ouvrage relatives au Maghreb ont été traduites par H. Péres en 1957, sous le titre Description de l'Afrique septentrionale et saharienne.

les plus fortes du monde, elle domine des plaines étendues et de vastes campagnesensemencées de blé et d'orge.(Ibn Khaldoun 1866)

Constantine de la période ottomane est visitée par de célèbres voyageurs parmi lesquels Ibn Battûta<sup>12</sup>, Léon l'Africain et Thomas Shaw.

-Hassan Ibn Mohammed El Ouazzane, dit Léon l'Africain, grandit à Fez.

De 1511 à 1519, chargé de missions diplomatiques, il parcourt divers pays : le Maghreb, la Turquie, la Libye, le Mali ; durant l'un de ses voyages, il est capturé par les corsaires siciliens et doit se convertir au christianisme. Protégé du roi Léon X, il vécut attaché à sa cour durant de longues années.

En 1525, il achève son célèbre ouvrage Africa, écrit en italien à partir de ses notes de voyage rédigées en langue arabe. Ce livre est durant plus de trois siècles l'ouvrage de référence pour les historiens et géographes du Maghreb : « Il faut attendre le 17<sup>ème</sup> siècle pour que sa royauté bibliographique lui soit disputée en France par P. Dan, Marmol, Dapper. », rapporte ( G. Turbet-Delof 1976 : p. 45)

Inlassable voyageur, ayant vécu loin de son pays d'origine, il ne s'est jamais coupé de ses origines et de ses racines culturelles : « Lointain précurseur de Montesquieu, Léon l'Africain est un cosmopolite au sens noble du terme..., un être sensible qui n'a jamais renié sa patrie. » ( Turbet-Delof p.35)

Les impressions de Léon L'Africain sur certaines villes de l'Est algérien - Constantine, Mela-Cité (Mila), Bona, Tifash (Tipasa) figurent dans Africa ou Description de l'Afrique<sup>13</sup>. Les pages 364 à 368 décrivent Constantine. La ville, que le géographe visite au milieu du 16<sup>ème</sup>siècle, est sous l'occupation turque durant le règne de Hassan Pacha, fils de Kheiddine. Elle est enlevée, en 1522, au sultan Abou Abdallah El Hafsi de

---

<sup>12</sup> Ibn Battûta, né à Tanger en 1304 d'origine berbère, visite Constantine vers 1330. Le périple est consigné dans Voyages : de l'Afrique du Nord à La Mecque. Traduction de C. Defremery et B.R. Sanguinetti 1858 . Paris, Maspéro, 1982 rééd. La découverte (Poche) 1997.

<sup>13</sup> Léon l'Africain, Africa, Venise, Ramusio, 1550 ;première édition en langue italienne. Première traduction en français, Lyon, Temporal, 1556. Seconde traduction en français, Paris, Maisonneuve, 1956, traduit par Epaulard.

Tunis. De 1544 à 1552 elle est gouvernée par l'un des fils de Kheiedine. A cette période, Constantine, note Léon l'Africain, était très opulente : « Les terres qui dépendent de Constantine sont bonnes et fertiles, rendant trente pour un, au commerce prospère et aux marchés bien fournis." Par ailleurs, le géographe insiste sur l'aspect créateur et ingénieux de ses architectes : « Embellie d'agréables maisons et de somptueux édifices..., un temple majeur, plusieurs places. »

L'artisanat de l'armurerie, le commerce des tissus et de la laine sont prospères. La description du récit du voyage de Léon l'Africain, tout en repérant les lieux distinctifs de Constantine, ne manque pas de rappeler les grandes étapes de son histoire : romaine et hafside. Le site de cette ville a capté le regard du géographe : « La ville est située sur une haute montagne, elle est entourée de rochers élevés au dessous desquels coule un fleuve Sufegmare ». Le fleuve, le Rhummel est désigné par son nom berbère « sufegmare » ou « assifugmar », qui signifie rivière de sable que les Arabes traduisent par oued el erremel qui donne « Rhummel». Les Romains l'appelaient Ampsaga.

L'arc de triomphe ainsi que «*l'édifice de marbre* » attestent l'ancienne présence romaine dans la ville :

[ ...]à un mille et demi environ de la ville, se trouve un arc de triomphe, semblable à ceux qui sont à Rome. Mais la sottise populaire, qui est sans jugement, croit qu'il s'agit d'un palais où s'abritaient les esprits malins qui furent les mahométans après avoir été chassés au temps où ils habitaient à Constantine. ».

Il s'agit, en fait, de l'amphithéâtre de la nécropole des Quatre Colonies, se trouvant sur la rive droite du Rhummel. Le Bey Salah le démolit en 1790 et ses matériaux servent à la reconstruction du pont El Kantara. La gare se trouve au centre de l'emplacement de cet édifice surnommé par les autochtones Ksar El Ghoula- le palais de l'ogresse -.

Le regard du voyageur s'arrête sur les sources d'eau chaude du Rhummel. Elles constituent le lavoir<sup>14</sup> pour les femmes et sont souvent associées aux croyances magiques :

Les femmes de la ville descendent en ce lieu pour laver leur linge. D'un autre côté, il y a un bain situé à trois jets de pierres de la ville, alimenté par une source chaude qui jaillit entre les grosses pierres. On y trouve une grande quantité de tortues qui sont considérées par les femmes comme des esprits malins.

Il s'agit, en fait, des sources de Sidi Mimoun, situées sur la rive gauche du Rhummel. Celles-ci se trouvent à la sortie de la ville, à la hauteur des anciennes usines Lavie. Elles étaient le captage d'une source thermale durant la période romaine. Sidi Mimoun est un saint de la ville, vénéré par les femmes de Constantine. La zîara s'accompagne de sacrifice de volailles, comme le souligne Léon L'Africain, qui a dû observer l'une de ces cérémonies<sup>15</sup>.

Alphonse Marion<sup>16</sup> signale, lui aussi, ce lieu important de la ville. Comme dans divers textes sur Constantine, les notes de voyage de Léon L'Africain associent les lieux de la ville aux légendes et magies transmises de génération à génération. L'édifice en marbre, près de la cascade d'eau froide que la tradition suppose être un lieu maudit : « Le vulgaire croit que c'était une école de lettres dont le maître et les élèves étaient vicieux. Dieu aurait transformé ces hommes en marbre pour leurs pêchés ainsi que leur école. » ne serait-il pas les bains de Sidi M'cid ?

Jean Déjeux, dans le chapitre relatif à la pétrification et aux différentes légendes constantinoises qui lui sont attribuées, écrit : « *Au sujet des bains*

---

<sup>14</sup>Qui existait au 19<sup>ème</sup> s. puisque J. Chabassière dans son ouvrage *Le chemin des touristes* (Marle et Biron 1895) rapporte « Quelques habitués de ce site extraordinaire, connaissent les coulées d'eau chaude, filtrant sans doute des bains thermaux de Sidi 'cid, ils s'en servent pour leurs lessivages. » p9

<sup>15</sup> P. Alquier in *Guide de Constantine*. Constantine Imprimerie Paulette & fils, 1930, écrit : « *C'est là une très vieille superstition ; Léon L'Africain, qui en fut le témoin au début du 16<sup>ème</sup>. S décrit la cérémonie.* »

<sup>16</sup> In *Epopée des gorges du Rhumel*, Constantine, imprimerie Braham, 1956. PP. 20-21.

de Sidi M'cid célébrés dans l'œuvre de Kateb, une légende est rapportée par Léon l'Africain. » (Jean Déjeux 1978)

-Au 18<sup>ème</sup>siècle Thomas Shaw grand voyageur européen sillonne le Maghreb de 1720 à 1732 : « Bien que son port d'attache fût Alger où il était chapelain des comptoirs anglais, il voyagea beaucoup au Maghreb et dans les pays arabes du Levant. » ( Denise Brahimi 1978)

Ces voyages devaient, en fait, servir à mener des recherches dans différents domaines géographique, climatique, ethnographique. Il consigne ses notes dans un ouvrage<sup>17</sup> où la rigueur et l'observation scientifique occupent une place primordiale. Cette attitude explique sa méfiance vis-à-vis des légendes et des mythes qu'il juge indignes de la pensée : « Shaw est remarquable par sa volonté de détruire l'obscurantisme, les fables, les mythes. Mais ce mépris pour toute forme de pensée jugée par lui inférieure l'entraîne au racisme. » (D. Brahimi 1978)

L'ouvrage de Shaw où toutes les observations sont notées, vérifiées, ne devait-il pas servir le capitalisme européen et son expansionnisme territorial de l'époque ?

A Constantine, il remarque surtout le passé romain de la ville qu'il glorifie « Ce sont les Romains qui ont fondé Constantine, on ne peut en douter lorsqu'on examine les murs solides, élevés et très anciens, construits en pierres noires parfaitement taillées. » (T. Shaw 1743) comme le feront, plus tard, des écrivains algérienistes tel Louis Bertrand.

Le récit du voyage algérien<sup>18</sup> de Shaw se veut un ouvrage à caractère très rigoureux, avec le souci constant de comprendre, de faire des classifications. Nous sommes au 18<sup>ème</sup>siècle et ce contexte explique, en partie, cette préoccupation. Les observations ne laissent rien au hasard : la ville ou région est décrite à l'aide de multiples détails ayant trait à la végétation, à l'agriculture, aux traditions culinaires et vestimentaires, aux

---

<sup>18</sup> Les impressions de ce voyageur furent rassemblées dans l'ouvrage L'Algérie un siècle avant l'occupation française. Témoignage de Shaw, religieux anglais. Imprimerie de Carthage Paris, 1968

richesses du sol, à l'architecture des villes, aux croyances, aux cérémonies culturelles.

Constantine est abordée de loin : du lieu où le Rhummel prend sa source (dans la région de Ferdjioua) : «[ ...] A environ cent toises de Constantine, le Rommel se joint au Bou-mazzouke, qui prennent alors le nom de Sof-Djimmar ou conservent celui de Rommel ; le dernier est même plus usité. » (T. Shaw 1743)

Tout en rappelant les séjours des voyageurs qui l'ont précédé- Antonin, Ptolémée, Strabon, Pomponius - Méla, Abulfeda, Léon l'Africain, Pline-Thomas Shaw passe en revue les régions avoisinantes. Après avoir situé Constantine par rapport aux rivières, aux fleuves, à la mer, le récit s'attarde sur le passé romain « Pline place Cirta ...à quarante-huit milles romains de la mer. Les historiens la dépeignent non seulement comme l'une des principales ...et des plus fortes villes de la Numidie. » (T. Shaw 1743)

Sa position géostratégique faisait d'elle une ville romaine importante où le génie humain a laissé de multiples réalisations, tels des citernes et des aqueducs :

Outre une multitude de ruines en tous genres répandues sur l'emplacement de l'ancienne Cirta, il existe ...une réunion de citernes destinées jadis à recevoir l'eau du Physgiah qui y parvenait par un aqueduc...Ce qui en reste prouve le génie des Cirtésiens, qui ne craignaient point d'entreprendre un ouvrage d'une aussi prodigieuse dimension. »

Une page plus loin il écrit « Au bord du précipice, situé au nord, sont les débris d'un grand et bel édifice, qui sert aujourd'hui de caserne à la garnison turque. »

Ce passage est intéressant à plus d'un titre car Shaw est l'un des rares voyageurs à décrire la «caserne turque ». Cet édifice romano-turc fut détruit par les Français pour laisser place à la construction du théâtre de la ville

Le regard du voyageur s'attarde sur un autre lieu de Constantine : le pont de la ville, celui-ci n'est pas nommé, mais il s'agit, bien entendu, du pont El Kantara qui date de la période romaine<sup>19</sup> :

---

<sup>19</sup> Construit par Antonin Le Prieux 138- 131 de J-C

Ce pont était un chef-d'œuvre dans son genre. La galerie et les colonnes des arches étaient ornées de corniches, de festons, de têtes de bœuf et de guirlandes. L'entre - deux de chaque arche est surmonté de caducées et autres. Entre les deux principales arches, on voit, sculptée en relief et très bien exécutée, une femme marchant entre deux éléphants, et donc la tête est surmontée d'une grande coquille en forme de dais. Les éléphants ont la tête placée l'un vis-à-vis de l'autre, et leurs trompes croisées. La femme qui est coiffée en cheveux, a pour vêtement une espèce de large chemise, dont elle relève devant la partie inférieure avec la main droite, en regardant la ville d'un air moqueur. Si ce morceau de sculpture s'était trouvé partout ailleurs, j'aurais pu croire qu'il servait d'ornement à quelque fontaine, parce qu'il est assez connu que les anciens y représentaient quelquefois des sujets comiques ou badins. (T. Shaw 1743)

Cet énoncé descriptif est d'un intérêt indéniable. L'architecture et l'ornementation sont décrites avec précision et donne une pérennité au pont. En effet, quand en 1720 Shaw visite Constantine, ce monument était intact : il s'effondra en 1857. Tous les récits du voyage constantinois -surtout ceux du 19<sup>ème</sup> siècle- le signalent mais celui du voyageur anglais est, de ce point de vue, d'une richesse remarquable. Visité à une période cruciale, il est immortalisé par cette description car entre 1720-32, il n'avait pas encore connu les transformations, celles des Turcs en 1792 et celles des Français en 1867.

Non loin du pont El Kantara, Shaw a, par ailleurs, admiré les ruines d'un arc de triomphe romain «L e Château du Géant » : « Parmi les ruines qui sont au sud-ouest, on remarque un arc de triomphe presque dans son entier. On le nomme le Cassir – Goulah ou le Château du Géant.» (T. Shaw 1743). Là, aussi, Shaw laisse dans ses notes de précieux détails sur ce monument romain qui disparaît lors de la reconstruction du pont El Kantara à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle.

Avant de terminer son récit de voyage sur Constantine, Shaw revient sur le Rhummel pour signaler, d'une part, ses cascades à la hauteur de Kef Chekara : « d'où aujourd'hui comme autrefois, on précipite les criminels », et d'autre part, sa source thermale de Sidi Mimoun qui a fomenté diverses légendes et textes de création orale :

## Constantine en textes

Un peu au-delà de cette cascade se trouve la Kabat-bir-a-haal, nom que porte une belle source d'une eau limpide et transparente, et qui nourrit un grand nombre de tortues. On a fait bien des contes extraordinaires à cet égard, mais sans le moindre fondement. » (T. Shaw 1743).

Léo l'Africain et Shaw, venus à Constantine durant la période ottomane insistent, l'un sur la richesse naturelle de la ville, l'autre sur son passé glorieux durant l'occupation romaine. Parmi les lieux distinctifs qui retiennent leur attention, nous remarquons l'intérêt commun pour l'arc de triomphe et la source Sidi Mimoun pour lesquels ils signalent toute la création orale (légendes, cérémonies) qui leur était attribuée.

Beaucoup de voyageurs-écrivains français effectuent leur périple durant la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>20</sup> et les premières décennies du 20<sup>ème</sup> siècle pour de multiples raisons : journalistique, recherche de soi et de son art, recherche de « l'Orient », recherche de l'histoire, quête de matériaux pour l'écriture d'un roman. Ces voyageurs, célèbres écrivains d'un siècle d'or de la littérature universelle, ont laissé des textes où Constantine n'est pas un simple référent mais une ville observée, admirée et « écrite » avec le talent artistique qui sied aux grands noms de la littérature. Ces textes souvent difficiles à consulter ouvrent cependant des perspectives d'analyse d'une richesse indéniable. Constantine a véritablement été honorée par ces écrivains français du 19<sup>ème</sup> siècle. Ce contexte correspond à l'installation et à la consolidation de la colonisation avec d'importants changements dans le tissu urbain et dans le champ socioculturel de Constantine. Les voyageurs qui arrivent, moins d'une décennie après la prise de la ville rapportent des réalités spatiales, culturelles, historiques intéressantes à plus d'un titre dans la mesure où elles se situent dans une période transitoire.

Théophile Gautier, Alexandre Dumas (père), Eugène Fromentin, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Jean Lorrain, Louis Bertrand sont,

---

<sup>20</sup> Voir article « Constantine visitée au 19<sup>ème</sup> siècle : de l'exotisme à l'observation sociale » N.Benachour in Constantine une ville, des héritages. Constantine Média-plus, 2004

avant d'être de simples voyageurs, des écrivains. Certains d'entre eux sont d'une notoriété littéraire avérée.

Leurs textes se singularisent par une charge esthétique évidente car ils sont produits par des observateurs mais, de surcroît, artistes : ils sont romanciers, poètes ou peintres.

Par ailleurs, certains récits comme ceux de Fromentin, de Flaubert, de Gautier se sont voulus des notes (et/ou croquis) préparatoires à des œuvres achevées qui furent publiées ou peintes juste après le retour en France.

En effet, les notes de Flaubert servent à la confection de son roman *Salammbô* ; celles de Gautier permettent à l'auteur d'écrire la pièce de théâtre « *La juive de Constantine* », jouée à Paris en novembre 1846 un an après son voyage ; c'est en quittant l'Algérie que Fromentin eut l'ultime conviction qu'il sera peintre. Ses notes et ses croquis lui servent à peindre des toiles parmi lesquelles « *La place de la Brèche à Constantine* ».

Ce bénéfice littéraire et pictural, apport considérable pour la pratique artistique mais aussi pour Constantine, nous semble d'une importance évidente. Les objectifs du voyage, le bénéfice artistique, la charge esthétique assignent à ces récits une densité des plus remarquable. Ceux de Gautier<sup>21</sup>, à titre d'exemple, méritent une attention particulière. Ils se donnent à lire sous deux formes. La première renvoie à des notes prises sur le vif du séjour et qui ont produit deux textes « *La danse moresque* » et la « *danse des Djinns* ». La seconde consiste en une description des lieux distinctifs de Constantine mais qui est faite à partir d'une maquette conçue par l'architecte Duclaux et admirée par Gautier au Casino des Arts de Montmartre à Paris. Ici, nous sommes en présence d'un véritable renversement de la pratique d'écriture habituelle. L'écrivain s'inspire non pas de la réalité mais de sa reproduction- une maquette- pour décrire une ville réelle et visitée quelques mois auparavant.

L'exemple de Louis Bertrand<sup>22</sup> obéit à un autre paramètre : son récit du voyage constantinois<sup>23</sup>, d'un style remarquable, offre la possibilité de

---

<sup>21</sup> Voyage pittoresque en Algérie, Paris, Hetzel, 1845.

<sup>22</sup> Voir « Louis Bertrand à Constantine ou la nostalgie de la présence romaine » par Nedjma Benachour in revue *Passerelles* n°20 Thionville printemps-été 2000

montrer comment un écrivain, porte-parole d'une idéologie colonialiste, exploite toutes les opportunités pour la soutenir et la glorifier. En effet, cet écrivain apôtre de l'idéologie algérieniste, l'est également dans un récit de voyage.

## 2. Constantine dans le témoignage

Le témoignage est la seconde variante du discours référentiel retenu. Des auteurs natifs ou ayant vécu à Constantine- de nationalité française: surtout des Pieds Noirs Juifs (Camille El Baz) ou européens (Josette Sutra, Michèle Biesse-Eichelbrenner)<sup>24</sup> ; de nationalité algérienne (Malek Haddad, Malek Bennabi<sup>25</sup>, Rachid Boudjedra, Najia Abeer<sup>26</sup>) - ont laissé des témoignages où Constantine est (re)visitée. Ils font un voyage à l'intérieur de la ville qu'ils ont profondément intériorisée, ceci explique l'appel incessant de la mémoire. Les lieux décrits passent par le filtre du vécu et de l'intimité.

La mémoire, chez surtout les écrivains Pieds-Noirs, est un instrument incontournable pour ce type de récit produit sous le mode du désir, celui de revivre et de se représenter un passé. Dans les témoignages, eux aussi plus proches du référentiel que du fictionnel, Constantine est perçue diversement. Les regards de ces témoins ne se posent pas sur les mêmes lieux que ceux admirés par les voyageurs étrangers à la ville. Les préoccupations discursives sont, par ailleurs, différentes.

L'exemple de l'humoriste français Smaïn<sup>27</sup> est assez spécial. Il est né à Constantine de parents inconnus mais y a peu vécu ; aussi son témoignage, consacré à la quête de son origine familiale, se donne à lire d'une manière, à la fois, poignante et comique.

Certains témoins- Boudjedra, Haddad- frayent la voie à un autre type d'écrits sur Constantine : les textes fictionnels, principalement, des romans.

---

<sup>23</sup> Africa. Paris, Albin Michel, 1933.

<sup>24</sup> Voir « Constantine, mémoire au féminin » par Nedjma Benachour revue Expressions, faculté des Lettres et des Langues, université Mentouri Constantine n°7 avril 2001.

<sup>25</sup> Mémoires d'un témoin du siècle, Alger, ENAL 1988 et 1990

<sup>26</sup> Roman-témoignage : Constantine et les moineaux de la murette, Alger, Barzakh, 2003

<sup>27</sup> Sur la vie de ma mère. Paris, Flammarion, 1990

### 3. Constantine dans les romans

Les deux romans fondateurs Nedjma de Kateb Yacine et La dernière impression de Malek Haddad, ouvrent le large éventail de textes romanesques qui permet d'analyser la représentation de Constantine post-coloniale, celle des premières années de l'indépendance dans L'insolation de Boudjedra ou Ez-zilzel de T. Ouettar mais surtout la ville de la fin des années 1980 et début 2000. Ces périodes constituent un ancrage spatial important dans les derniers romans Boudjedra. Constantine de cette époque est, aussi, présente dans les deux romans de Noureddine Saadi<sup>28</sup> (un natif de la ville), dans le dernier de Rachid Mimouni<sup>29</sup> et dans Le chien d'Ulysse du talentueux Salim Bachi<sup>30</sup>.

Cette période meurtrie par le terrorisme dote Constantine d'une fonction narrative des plus surprenantes. En effet, pour beaucoup de personnages des romanciers sus-cités- mais surtout ceux de Rachid Boudjedra- cette ville constitue un refuge effectif ou mental. Elle devient un espace cathartique<sup>31</sup> face à la violence qui déchire Alger et le pays d'une manière générale. Elle est aussi la ville emblématique à la confluence de plusieurs mythes personnels et universels. Dans le roman de S. Bachi, Cyrtha est à la fois Annaba, Constantine et Ithaque ; le nom de cette ville imaginaire constitue un exemple d'agrammaticalité<sup>32</sup> lexicale dans la mesure où l'orthographe normative est Cirta. La graphie usitée par l'énonciation du roman n'est-elle pas une esquisse anagrammatique de Ithaque ? En effet, dans le lexème Cyrtha on retrouve Ythac.

---

<sup>28</sup> Dieu-le-fit. Paris, Albin Michel, 1996 et La maison de lumière, Paris, A.Michel, 2000

<sup>29</sup> La malédiction. Paris, Stock, 1993

<sup>30</sup> Paris, Gallimard, 2001 .

<sup>31</sup> Tout comme le désert et certaines villes du sud algérien comme dans Timimoun Paris, Denoël, 1994

<sup>32</sup> Que le théoricien M. Riffaterre définit en ces termes « Tout fait textuel qui donne au lecteur le sentiment qu'une règle est violée...elle est sentie comme la déformation d'une norme ou une incompatibilité par rapport au contexte. Elle fait sentir qu'à la difficulté correspond une solution »( La production du texte, Paris, Le Seuil, 1979.)

A ce corpus romanesque il faut ajouter le roman Berechit<sup>33</sup> de Rolland Doukhan, un écrivain juif de Constantine, ami et condisciple de M.Haddad. Ce livre donne l'occasion d'élargir la réflexion à un texte produit par un auteur natif mais originaire d'une communauté qui fut séculairement liée à Constantine. Berechit, construit en grande partie sur le mode de la mémoire, est à la jonction de deux périodes : Constantine de la fin des années 1940 et celle des premières années de l'indépendance.

#### **4. De la topographie référentielle à la topologie textuelle : quelques questions**

Ce choix de romans présuppose des interrogations :

-Les textes écrits par des auteurs natifs<sup>34</sup> de la ville produisent-ils des sens particuliers ?

-Certains aspects biographiques propres à Constantine sont-ils intégrés dans la narration pour constituer une œuvre autofictionnelle?

-Quelle place occupe l'espace dans une ville « construite » par l'imaginaire ? Pourquoi l'espace est-il réparti selon les besoins de l'énonciation narrative ? Ainsi Kateb choisit un fondouk de la vieille ville pour placer Rachid et le rôle qu'il doit remplir dans Nedjma, c'est à dire, transmettre, grâce à l'oralité, l'histoire de la tribu Keblout. Si Malek Haddad retient, dans La dernière impression, l'idée du pont, ce n'est pas pour décrire ce lieu distinctif mais pour, en fait, lui donner toute une dimension symbolique. Le fantasme central de ce roman est la démolition d'un pont construit par le personnage Saïd. Aussi la destruction de ce pont fictif-dans une ville de ponts- comme d'ailleurs sa construction sont un prétexte narratif. Au-delà de ces actions, l'auteur vise l'impossible communication entre les communautés autochtone et étrangère qui coexistaient durant les premières années de la guerre de libération.

---

<sup>33</sup> Au éditions Denoël 1991. Voir l'analyse de ce roman par Nedjma Benachour intitulée « Au commencement était une ville » parue dans les actes du colloque international « L'autobiographie en situation d'interculturalité » coordinatrice A.Berehi, Blida : Editions du Tell, 2004.

<sup>34</sup> Ou ayant longtemps vécu à Constantine comme Boudjedra.

Si dans *La prise de Gibraltar*<sup>35</sup>, Boudjedra retient les gorges du Rhummel, ce n'est point pour rester admiratif face à la beauté du paysage<sup>36</sup> mais pour en faire une scène, celle où se sont jouées les différentes tragédies et guerres liées à l'histoire tumultueuse et violente de la ville. Par ailleurs, l'écrivain choisit ce lieu et le sens qui lui est rattaché par l'énonciation pour donner la libre expression à la propre violence vécue par Tarik, le personnage principal. Cette expérience trouve ses racines dans le milieu familial aux règles rigides et coercitives.

Si Doukhan choisit pour Berechit, un quartier distinctif, le « chara », c'est pour permettre à son projet idéologique d'y prendre forme, celui de remonter très loin dans l'histoire des origines culturelles et sociales de la communauté juive séfarade de Constantine. Le Chara est le lieu qui donne la clef pour pénétrer dans cet univers fermé sur lui-même et où se sont succédées plusieurs générations de juifs constantinois.

Ainsi, l'espace réel connaît dans ces textes une appropriation narrative, ce qui permet d'affirmer que le critique du « roman constantinois » se trouve face à un discours sur la ville, « un métalangage topologique » (Henri Mitterand 1980)

L'analyse de ces romans se propose, à partir de la topographie référentielle de Constantine, de dévoiler la topologie textuelle la « topostructure ». Celle-ci autorise la révélation de significations qui, d'une part, lèvent l'ambiguïté pesant sur certains lieux et d'autre part, elles rendent compte de la dimension profonde et symbolique que Constantine apporte au roman. Il est donc permis d'affirmer que certains textes offrent à la ville de jouer un rôle effectif dans la narration afin d'atteindre une véritable « actancialisation » de l'espace. En reconstruisant Constantine selon les propres perceptions et visions de chaque écrivain, les romans retenus saisissent les lieux, non pas tant pour les figurer sous leur forme strictement réelle, mais pour susciter chez le lecteur des résonances, des effets d'images plutôt que

---

<sup>35</sup> Paris, Denoël, 1987.

<sup>36</sup> Comme l'ont fait des années plus tôt les écrivains voyageurs du 19<sup>ème</sup> siècle.

des images précises. Dans Nedjma, le Rhummel est source d'inspiration narrative. Lieu réel, il est dans ce roman une réalité qu'il faut chercher et déchiffrer dans les liens du fleuve – et de l'auteur lui-même- à l'histoire sociale de la ville. Ces liens permettent de transcender la réalité et donnent ainsi à la ville une signification davantage symbolique.

Les images bâties à partir de l'espace citadin sont le produit d'un incessant mouvement entre l'auteur et Constantine. Ainsi les images de la ville construites par le texte justifient les sens aux diverses nuances : historiques, culturelles, familiales.

Si la réalité de la ville est une, sa lecture est multiple. Chaque écrivain imagine « sa » ville selon ses propres représentations qui lui viennent, pour une grande part, de son histoire personnelle. La place de l'oralité si importante dans Nedjma trouve, alors, son sens. L'image du vautour qui hante les textes katébiens renvoie à des scènes vécues dans son enfance, notamment, les souvenirs des « ziaras » à Sidi M'Cid <sup>37</sup> où la mère pratiquait la « nechra » <sup>38</sup> qui s'achevait par le sacrifice des coqs. Les dépouilles de ces animaux, jetées dans les gorges attirent les vautours du Rhummel. Détaché de ce rituel social intimement lié à la culture orale, le vautour connaît, alors, une transformation dans Nedjma, dans Le Cadavre Encerclé et dans divers poèmes. Simple oiseau, il devient personnage- embrayeur <sup>39</sup> chargé de faire circuler des informations et des messages importants pour le développement de la narration.

Le rapport de la littérature à la ville exclut de la pratique discursive ce que K. Lynch appelle les « images collectives, exprimant l'accord d'un nombre significatif de personnes. » (K. Lynch 1976) Si les « images collectives » intéressent les urbanistes, elles se trouvent, par contre, hors du champ de la littérature et offrent, par conséquent, peu d'intérêt pour

---

<sup>37</sup> Un saint de la ville vénéré par les femmes lors de cérémonies.

<sup>38</sup> Une cérémonie rituelle propre à la ville

<sup>39</sup> Tel que le définit P. Hamon : « *les personnages- embrayeurs... sont les marques de la présence en texte de l'auteur, du lecteur ou de leurs délégués: personnages « porte parole », chœurs des tragédies antiques... »* .in Collectif Poétique du récit, Paris, Editions du Seuil, 1977, p 123.

l'analyse textuelle. Aussi la représentation littéraire de l'espace constantinois, sa mimésis, est création de sens. La variété et la richesse des énoncés descriptifs de la réalité urbaine conduisent à la constatation suivante : Constantine possède une forte « imagibilité », les images suscitées par cette ville ne sont ni simples ni évidentes, car comme l'écrit Lynch: «La totalité de l'environnement que l'on doit représenter est profondément complexe, alors qu'une image évidente est vite ennuyeuse et ne montre que quelques aspects du monde vivant. ». K. Lynch 1976) Ainsi, Constantine nommée par ses habitants « eddahma », l'écrasante, suggère dans Nedjma<sup>40</sup> la puissance chevaline que Kateb Yacine adapte à la narration mais sans récupérer telle quelle cette image qui relève de la création collective. Eddahma est la transcription du terme arabe qui signifie « couleur foncée », cette acception permet alors un autre sens : l'eddahme est le nom du cheval pur sang à la robe noire. La force et la beauté que cet animal inspire, sont récupérées par l'énonciation pour qualifier le site et certains lieux de Constantine.

Enfin cette réflexion qui s'appuie sur des écrits fictifs appelle une autre question : quelle place occupe le personnage dans la transcription de l'espace référentiel de la ville à l'intérieur de l'espace littéral de l'œuvre car comme l'écrit Marc Gontard<sup>41</sup> : « La ville reste soumise au personnage et nourrit de son décor la mythologie du héros. »(Marc Gontard 1981). Dans le « roman constantinois » la présence énonciative de Constantine est, souvent, fortement associée à un ou plusieurs personnages. Est-il pensable de procéder à une lecture de la ville dans Nedjma, La dernière impression, Berechit ou La prise de Gibraltar en la dissociant de Rachid – Si Mokhtar, Saïd, Joseph, Tarek ? Ainsi, ces personnages édifient l'espace narratif et permettent aux lieux propres à Constantine de se fixer dans l'énonciation. Les liens de ces personnages à l'espace construisent la ville, non pas de façon globale, mais par touches, par quartiers, par sensations. Ils donnent vie au lieu référentiel qui peut paraître figé.

---

<sup>40</sup> Voir Nedjma, Paris, Le Seuil, 1956 p 151.

<sup>41</sup> M. Gontard Violence du texte : La littérature marocaine de langue française. Paris, l'Harmattan, 1981.

La promenade de Saïd,<sup>42</sup> à travers l'une des avenues principales de Constantine, et qui le conduit au quartier natal – le faubourg Lamy – est une action importante du roman. Elle assigne à la narration l'opportunité de s'installer dans un ancrage spatial aux contours définis, qui, tout en revendiquant sa fidélité à telle ou telle réalité urbaine, se projette toutefois dans une dimension symbolique<sup>43</sup>.

Les procédés d'écriture révolutionnaires placent Nedjma de Kateb Yacine au premier rang de la modernité textuelle dans le champ littéraire maghrébin car il reproduit avec talent le rapport « traditionnel » du personnage et du texte/la ville. En effet, il est quasiment impossible de procéder à l'analyse de l'espace urbain propre à Constantine sans se référer à Rachid et à Si Mokhtar : « Je ne saurais dire à quel moment nous nous sommes vraiment connus. Il avait toujours fait partie de la ville idéale qui gît dans ma mémoire depuis l'âge imprécis de la circoncision, c'était pour moi l'un des mânes de Constantine. » pense Rachid (Kateb Yacine 1956) au sujet de son vieux compagnon. En fait, les deux constatations soulignées ci-dessus, se trouvent associées dans ce roman : ces personnages construisent certains espaces de Constantine et ces derniers leur attribuent des rôles narratifs particuliers. Pétris de la culture orale, ils sont les personnages relais, des prédicateurs, chargés de propager l'histoire des ancêtres et des origines.

Le contexte spatial des romans sus-cités se réfère à Constantine de deux époques historiques distinctes : coloniale et indépendante. Aussi la relation du texte à la ville est particulière selon sa confrontation à l'une ou à l'autre période. Constantine de l'après 1962 propose à la pratique littéraire un système de signes un « empire de signes »<sup>44</sup> qui s'impose comme langage porteur de discours où l'« ambiguïté » de la réalité urbaine est, souvent, sciemment recherchée par l'écrivain. Le paysage urbain de

---

<sup>42</sup> La dernière impression Paris, Julliard, 1958 (réédition. Alger Bouchéne 1989. pp 51 à 54).

<sup>43</sup> Voir article N. Benachour « Dire Constantine ou La dernière impression » Revue Expressions jan. 1994

<sup>44</sup> Pour reprendre l'expression de R. Barthes.

Constantine de cette époque relève de l'affrontement d'idées particulier au champ culturel et idéologique d'alors.

Constantine reconstruite par l'imaginaire de Haddad, de Kateb, de Boudjedra, ou de Doukhan permet à l'analyse d'en extraire des sens cachés tels la symbolique du pont, la ville catharsis, la symbolique du lieu/personnage qui montrent la fonction profonde accordée à l'espace. Ainsi l'auteur fait participer le lieu urbain aux projets narratifs ou idéologiques du roman, parfois, les plus essentiels.

### **Conclusion**

La description de Constantine par les voyageurs, les témoins et les romanciers offre l'opportunité de dévoiler une large représentation de la ville à travers ses diverses écritures. Si dans les romans, Constantine permet d'extraire l'implicite par rapport à l'explicite, l'imagibilité par rapport à la lisibilité, par contre, dans les récits de voyage et dans les témoignages, l'intérêt se situe ailleurs. Ici, il y a certes une représentation de la ville qui, sans passer par le filtre de la fiction, prend forme, tout de même, sur un socle soutenu par une charge émotionnelle et individuelle ; mais l'intérêt des témoignages et surtout des récits de voyage est à souligner dans une contribution d'ordre documentaire.

Ces textes, où l'on observe une certaine stratégie d'écriture et parfois un souci esthétique réel, sont une pratique et une observation sociale. L'aspect « documentaire » ancre ces écrits dans un extra-texte riche qu'il y a lieu d'interroger<sup>45</sup>. Les voyageurs du 19<sup>ème</sup> siècle, artistes de surcroît, ont vu l'installation progressive de la colonisation française en Algérie ainsi que le passage d'un type de société à un autre. Quand certains d'entre eux décrivent les « chasseurs de porcs-épics » ils se réfèrent, en fait, à une pratique culturelle typiquement constantinoise qui a inspiré des écrivains tels Flaubert (les personnages « Les mangeurs de Choses Immondes » dans

---

<sup>45</sup> En ayant à l'esprit le manque, parfois, d'objectivité des auteurs.

\* Nedjma Benachour est maître de conférence au Département de Français de l'Université Mentouri de Constantine (Algérie).

Salammbô) et plus tard, Kateb Yacine, dans Nedjma. Quand Dumas, Gautier, Flaubert signalent la fuite des Constantinois par le ravin, ils font, en fait, allusion à un événement mémorable de l'histoire coloniale de Constantine. En 1837, lors de la prise de leur ville, une partie de la population a préféré fuir l'ennemi en traversant le gouffre à l'aide de cordes de fortune mais une fin atroce les attendait au fond du Rhummel. Flaubert reprend avec quelques modifications cet incident dramatique dans l'une des scènes guerrières de son roman historique Salammbô.

Les récits de voyage de ces écrivains ont montré que ce « genre » littéraire peut produire des textes d'une grande qualité au plan de l'écriture et de ses stratégies. La dimension référentielle ne cherche pas à effacer la charge esthétique, bien au contraire, dans certains textes elle devient objet d'esthétisation. En effet, dans des récits comme ceux de J. Lorrain, de Fromentin ou de Gautier, le lecteur se trouve face à des textes qui prêtent au réel une attention hautement littéraire, accordée généralement aux grandes œuvres. Sous la plume de ces célébrités, Constantine a, d'une autre façon, tiré un « bénéfice » qui fait sa fierté.

Nedjma Benachour\*

(Université Mentouri Constantine)

### **Résumé :**

Cet article est une réflexion sur la représentation littéraire de Constantine. Cette ville dont le site particulier- construite sur un rocher et coupée en deux par un ravin au fond duquel coule le Rhumel- ainsi que son histoire riche en événements à travers les siècles et occupations de l'Algérie a fasciné les historiens, les géographes, les ethnologues, les peintres, les écrivains. Ces derniers ont exprimé leurs impressions sur Constantine de manière plurielle dans divers genres littéraires: le récit de voyage, le témoignage, le roman. Cette pluralité se distribue entre le référentiel et le fictionnel et donne une polysémie intarissable.

**Mots clés** : Littérature – Constantine - récit voyage – témoignage - roman

### **Quelques références bibliographiques**

ALQUIER, P.. *Guide de Constantine*. Constantine : Imprimerie Paulette, 1930.

BERTHIER, A.. *Guide de Constantine*, La jeune chambre économique de Constantine, 1937.

BENACHOUR, N., *Constantine, une ville en écritures*. Thèse de doctorat d'Etat Université Mentouri. Sous la direction de Charles Bonn Lyon II, 2001.

BENACHOUR TEBBOUCHE, N. *Constantine et ses romanciers*, Constantine : Média Plus, 2008.

BRAHIMI, D.. *Opinions et regards des Européens sur le Maghreb*, Alger : SNED, 1978.

CHABASSIERE, J.. *Le chemin des touristes*, Constantine : Imprimerie Marle et Biron, 1895.

DEJEUX, J.. *Femmes d'Algérie*, Paris : La boîte à documents, 1987.

GONTARD, P.. *Violence du texte*, Paris : L'Harmattan, 1981.

HAMON, P., *Poétique du récit*, Paris : Le Seuil, (collectif) 1977.

LYNCH, K.. *L'image de la cité*, Paris : Dunod, 1976.

MITTERAND, H.. *Le discours du roman*, Paris : PUF 1980.

MERCIER, E.. *Histoire de Constantine*, Constantine : Imprimerie Marle et Biron, 1903.

MARION, A.. *Epopée des gorges du Rhummel*, Constantine : imprimerie Braham, 1956.

RIFATERRE, M. *La production du texte*, Paris : Le Seuil, 1979.

TURBET-DELOF, G.. *Bibliographie critique du Maghreb dans la littérature française 1532-1715*, Alger: SNED, 1976.